

À chacun(e) sa révolution

Et maintenant on va où? de Nadine Labaki, France–Liban, 2011,
98 min

Nicolas Gendron

Volume 30, Number 1, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65551ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2012). Review of [À chacun(e) sa révolution / *Et maintenant on va où?* de Nadine Labaki, France–Liban, 2011, 98 min]. *Ciné-Bulles*, 30(1), 34–35.

À chacun(e) sa révolution



NICOLAS GENDRON

Loin de nous l'idée de prétendre pouvoir disséquer la révolution arabe des 12 derniers mois en quelques paragraphes. La grogne populaire ne datait pas d'hier et les nombreux bouleversements de ce qu'il convient maintenant d'appeler «le printemps arabe» ont largement redessiné la carte sociopolitique de tout un pan du monde, de l'Afrique du Nord au Moyen-Orient. En mai 2011, dans des sphères beaucoup plus frivoles, l'actrice et réalisatrice libanaise Nadine Labaki lançait son deuxième long métrage au Festival de Cannes, dans la section Un certain regard, après avoir été révélée à la planète cinéma quatre ans plus tôt au même endroit, à la Quinzaine des réalisateurs, avec le célébré et envoûtant **Caramel** (en couverture du *Ciné-Bulles*, vol. 26 n° 2).

Son deuxième effort prend une tout autre dimension à l'aune des récents événements, et ce, même si le Liban s'est tenu quelque peu à l'écart du soulèvement généralisé. À lui seul, son titre confronte et embrasse large: **Et maintenant on va où?** Excellente question qui, même lors du clin d'œil offert à la tombée du rideau, reste entière mais baignée d'un espoir véridable. Où s'en vont cette société, cette

planète, ces nations rongées par des guerres fratricides? Les sous-questions abondent. Mais avant de s'attaquer elle aussi à une quête ultime de la liberté, et de sa petite sœur la démocratie, Nadine Labaki vise plutôt une mission de paix. D'où cette apparence d'un cinéma naïf, voire utopiste, d'une simplicité désarmante et qui tire profit de cette aura de légèreté pour gratouiller le grave et se permettre d'en rire pour mieux l'expier. À chacun sa révolution.

Le village que dépeint Labaki, dans un *no man's land* probablement libanais mais jamais identifié, abrite dans le calme et la bonne humeur une communauté bigarrée de chrétiens et de musulmans — on ne précise pas leurs confessions et c'est très bien ainsi —, et chaque clan de croyants compte son lieu de culte et sa section du cimetière. Même le cheikh et le prêtre affichent une camaraderie exemplaire et invitent les villageois à vivre dans l'harmonie la plus totale; on pense au moyen métrage documentaire **L'Imam et le Pasteur** d'Alan Channer, sur une expérience semblable vécue au Nigéria. Mais la pureté n'existe pas en ce bas monde... Et la contamination arrivera d'abord — oh

surprise! — par l'entremise des médias. Quand les hommes de l'endroit découvrent à la télé, à la radio et dans les journaux que les chrétiens et les musulmans des environs s'entredéchirent au nom d'on ne sait quoi, mais que les affrontements en viennent au sang, le leur commence aussi à bouillir malgré eux. Des attaques sournoises de part et d'autre exacerbent les tensions et la colère, sourde, déraisonnée, éclate au grand jour. Un drame se prépare.

D'emblée, nous étions prévenus: le film démarrait sur une danse funèbre. Une digne et remarquable chorégraphie d'un chœur de femmes endeuillées, dans la poussière, en marche vers le cimetière, pour reflleurir les tombes de leurs proches disparus; sur une musique poignante de Khaled Mouzanar, le conjoint de la cinéaste, qui teinte tout le film de finesse et de couleurs chaudes. Mais revenons-en aux femmes, qui freineront, non sans espièglerie, les accès de violence de leurs maris. Pour peu qu'on accepte sans broncher le présupposé un brin éculé que des hommes naissent les conflits guerriers et que des femmes émane une blancheur suprême, on se laissera prendre au jeu et



gagner par la fièvre de la manigance. Parce que ces villageoises sont particulièrement douées pour obtenir ce qu'elles veulent en se jouant de l'absurdité de la rage qui gronde, du sabotage de la seule télévision en fonction, en passant par de l'espionnage nouveau genre (un peu plus et Clémence Desrochers et Rita Lafontaine se joindraient à la bande, dans l'esprit dérivé de **La Grande Séduction**) jusqu'à l'affront final lors duquel elles s'échangent leurs croyances pour éberluer leurs époux, dans un ultimatum délicieux.

Si les scènes loufoques ne manquaient pas dans **Caramel**, qui se concentrait cependant sur les destins croisés de quatre employées d'un salon de beauté, elles semblent ici multipliées par l'effet de communauté. Et même dans la mêlée et leur multiplicité, les personnages demeurent aussi attachants que dans l'opus précédent, d'autant plus qu'ils sont presque tous campés par des Libanais sans expérience de jeu, qui affichent un plaisir évident et un talent confondant. À ce chapitre, il faut souligner la présence marquante d'Yvonne Maalouf, craquante à souhait dans le rôle de la femme du

maire débonnaire, et de Claude Baz Moussawbaa, bouleversante en Takla, mère courage dont le face-à-face avec la Vierge Marie ne laissera personne indifférent.

La mise en scène, chez Labaki, ne s'efface jamais complètement, aussi délicate qu'elle soit. Elle est même souvent la force motrice de l'action et les personnages très vivants se révèlent en ce sens complices de la réalisatrice, surtout dans ce ballet de stratagèmes — là où l'on aurait attendu une grève du sexe, moyen de pression millénaire, on a plutôt recours au procédé inverse et aux distractions d'un érotisme bon marché! Néanmoins, l'équilibre entre drame et comédie est plus fragile que dans **Caramel** parce que les accents tragiques y sont plus subits, succédant à des sommets de cocasserie.

De la même façon, les esquisses de comédie musicale, si elles relèvent d'une volonté d'assouplir la forme, ne s'intègrent pas complètement au tableau d'ensemble. Non pas qu'elles soient ratées, mais les deux premières chansons tirent leur source d'une romance accessoire, un peu sortie de nulle part, qui diminue leur

pouvoir d'évocation. N'empêche, la dernière portion chorégraphique de cette offrande humaniste, dans laquelle les pimpantes matrones s'affairent à une recette magique, n'est rien de moins qu'un ver d'oreille. Elle cristallise, le temps d'une chanson, le meilleur d'**Et maintenant on va où?** : un sourire qui n'en démord pas, une joie de vivre virulente et une solidarité (presque) à toute épreuve. À chacune sa révolution. (Sortie prévue : mars 2012) ▀



France-Liban / 2011 / 98 min

RÉAL. Nadine Labaki **SCÉN.** Nadine Labaki, Jihad Hojeily, Rodney Al Haddad et Thomas Bidegain **IMAGE** Christophe Offenstein **MUS.** Khaled Mouzanar **MONT.** Véronique Lange **PROD.** Nadine Labaki et Anne-Dominique Toussaint **INT.** Nadine Labaki, Claude Baz Moussawbaa, Layla Hakim, Julian Farhat, Anjo Rihane, Antoinette Noufaily, Yvonne Maalouf, Khalil Bou Khalil **DIST.** Métropole Films